

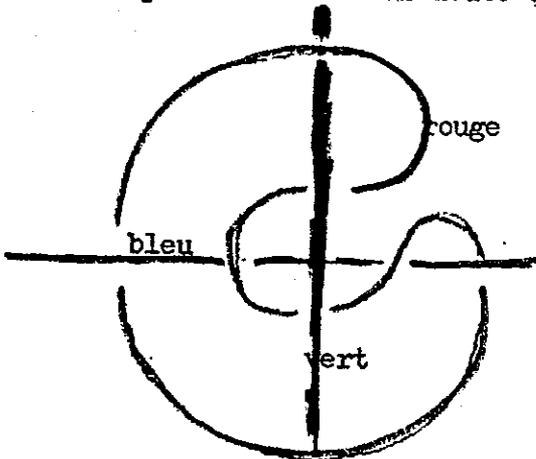
LACAN

LE SINTHOMME

16 Mars 1976

9

Ca, c'est le dernier truc que m'ont donné Soury et Thomé. C'est un noeud borroméen de mon espèce fait de deux droites infinies et de quelque chose de circulaire. Vous pouvez constater avec un peu d'effort sans doute que c'est borroméen.



Voilà. Alors la seule excuse - parce qu'à la vérité j'ai besoin d'excuses, au moins à mes yeux - la seule excuse que j'aie de vous dire quelque chose aujourd'hui, c'est que ça va être sensé, moyennant quoi je ne réaliserai pas ce que je voudrais - et vous allez voir que j'éclairerai ça - : ce que je voudrais, c'est vous donner un bout - ça ne peut pas s'appeler autrement - un bout de Réel. J'en suis réduit à me dire qu'il y a du sensé qui peut servir provisoirement. Mais ce provisoire est fragile, je veux dire que je ne suis pas sûr de combien de temps ça pourra servir. Voilà.

Je me suis beaucoup préoccupé de Joyce tous ces temps-ci. Je vais vous dire en quoi Joyce, si on peut dire, est stimulant: c'est qu'il suggère - il suggère, mais ce n'est qu'une suggestion - il suggère une façon aisée de le présenter, moyennant quoi - et c'est bien là sa valeur, son poids - moyennant quoi tout le monde s'y casse les dents, même mon ami Jacques Aubert qui est là au premier rang et devant qui je me sens indigne. J'ai dit qu'il s'y cassait les dents lui-même parce que Jacques Aubert n'arrive pas - pas plus que n'importe qui d'ailleurs, pas plus qu'un nommé Adams qui a fait des tours de force dans ce genre - n'arrive pas à cette façon aisée de le présenter. Je vais peut-être tout à l'heure vous indiquer moi-même, non pas vous suggérer, vous indiquer à quoi ça

tient. Bien sûr moi aussi j'ai rêvé - et c'est à prendre au sens littéral - cette façon aisée de le présenter j'en ai rêvé cette nuit. Vous évidemment - "évidemment" comme on dit - vous évidemment étiez mon public, mais je n'étais pas acteur ; je n'étais même pas acteur du tout. Ce dont je vous faisais part était la façon dont je - pas acteur du tout, - scribouilleur j'appellerai plutôt ça - je jugeais les personnages autres que le mien, en quoi évidemment je sortais du mien ou plutôt je n'avais pas de rôle. C'était quelque chose dans le genre d'un psychodrame, ce qui est une interprétation.

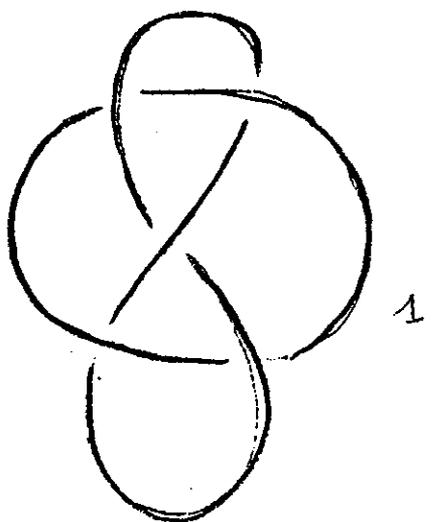
Que Joyce m'ait fait rêver de fonctionner comme ça doit avoir une valeur, une valeur pas facile à extraire d'ailleurs, puisque, comme je l'ai dit, il suggère ça à n'importe qui qu'il soit y avoir un Joyce maniable. Il suggère ça du fait qu'il y a la psychanalyse et c'est bien sur cette piste qu'un tas de gens se précipitent. Mais ce n'est pas parce que je suis psychanalyste, et du même coup trop intéressé, qu'il faut que je me refuse à l'envisager sous ce jour. Il y a là quand même quelque chose d'objectif. Joyce est un "a-Freud", je dirai, avec le jeu de mots sur affreux. Il est un "a-Joyce". Tout objet, sauf l'objet dit par moi petit a qui est un absolu, tout objet tient à une relation. L'ennuyeux est qu'il y ait le langage et que les relations s'y expriment, dans le langage, avec des épithètes. Les épithètes, cela pousse au oui ou non. Un nommé Charles Sanders Pierce a construit là-dessus sa logique, à lui, qui du fait de l'accent qu'il met sur la relation l'amène à faire une logique trinitaire. C'est tout à fait la même voie que je suis, à ceci près que j'appelle les choses dont il s'agit par leur nom : Symbolique, Imaginaire et Réel dans le bon ordre. Car pousser au oui ou non, c'est pousser au couple parce qu'il y a un rapport entre langage et sexe, un rapport certes pas encore tout à fait précisé, mais que j'ai, si l'on peut dire, entamé. Vous voyez ça : en employant le mot "entamé", je me rends compte que je fais une métaphore et

qu'est-ce qu'elle veut dire, cette métaphore ? La métaphore - je peux en parler au sens général ; mais ce qu'elle veut dire celle-là, je vous laisse le soin de le découvrir - la métaphore n'indique que ça : le rapport sexuel, à ceci près qu'elle prouve de fait, du fait qu'elle existe, que le rapport sexuel, c'est prendre une vessie pour une lanterne, c'est-à-dire ce qu'on peut dire de mieux pour exprimer une confusion : une vessie peut faire une lanterne à condition de mettre du feu à l'intérieur ; mais tant qu'il n'y a pas de feu, ce n'est pas une lanterne. D'où vient le feu ? Le feu, c'est le Réel. Ça met le feu à tout, le Réel, je dis. Mais c'est un feu froid. Le feu qui brûle est un masque, si je puis dire, du Réel. Le Réel en est à chercher de l'autre côté, du côté du zéro absolu. On y est arrivé quand même, à ça. Pas de limites à ce qu'on peut imaginer comme hautes températures, pas de limites imaginables pour l'instant. La seule chose qu'il y ait de réelle, c'est la limite du bas. C'est ça que j'appelle quelque chose d'orientable. C'est pourquoi le Réel l'est. Il y a une orientation, mais cette orientation n'est pas un sens. Qu'est-ce que ça veut dire ? Ça veut dire que je reprends ce que j'ai dit la dernière fois en suggérant que le sens c'est peut-être l'orientation. Mais l'orientation n'est pas un sens puisqu'elle exclut le seul fait de la copulation du Symbolique et de l'Imaginaire en quoi consiste le sens. L'orientation du Réel, dans mon ternaire à moi, forclot le sens.

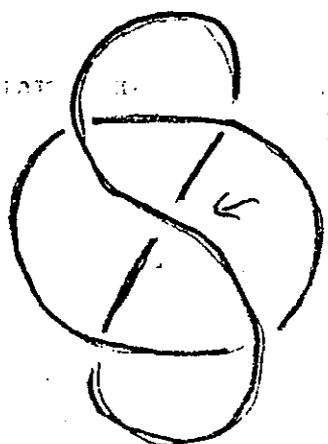
Je dis ça parce qu'on m'a posé la question hier soir de savoir s'il y avait d'autres forclusions que celle qui résulte de la forclusion du Nom-du-Père. Il est bien certain que la forclusion ça a quelque chose de plus radical puisque le Nom-du-Père c'est quelque chose en fin de compte de léger ; mais il est certain que c'est là que ça peut servir, au lieu que la forclusion du sens par l'orientation du Réel, nous sommes pas encore là ! Il faut se briser, si je puis dire, à une nouvel imaginaire concernant le sens. C'est ce que

j'essaie d'instaurer avec mon langage. Ce langage a l'avantage de parler sur la psychanalyse, en tant que j'essaie de l'instituer comme discours, c'est-à-dire comme le semblant le plus vraisemblable. C'est un exemple en somme, la psychanalyse, rien de plus, de court-circuit passant par le sens, le sens comme tel que j'ai défini tout à l'heure de la copulation en somme du langage - puisque c'est de ça que je supporte l'inconscient - de la copulation du langage avec notre propre corps. Il faut vous dire que dans l'intervalle j'ai été entendre Jacques Aubert quelque part où vous n'étiez pas conviés et que là j'ai fait quelques réflexions sur l'ego, ce que les anglais appellent l'ego et les allemands l'Ich. L'ego, c'est un truc. C'est un truc à propos de quoi j'ai cogité autour d'un noeud, un noeud qu'a cogité lui-même un mathématicien qui n'a d'autre nom que Milnor. Il a inventé quelque

chose, à savoir une idée de chaîne - il appelle ça en anglais "link" Voilà. Il faut que je dessine ça autrement parce que c'est de ça qu'il s'agit : ça, c'est un noeud. Je le refais parce que bien entendu, comme chaque fois que je fais un noeud, j'ai cafouillé. C'est pas la première fois que ça m'arrive **dévant vous**. Le voilà correct dans le bas.^I Vous devez voir que ça c'est noué. Mais supposez, dit Milnor, que vous vous donniez cette permission que dans une chaîne quelconque, celle-là chaîne à deux éléments, que dans une chaîne quelconque un même élément puisse se traverser lui-même, alors vous obtenez ceci dont il nous montre tout de suite que du fait qu'un élément² puisse traverser même il



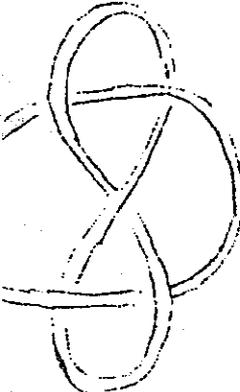
1



2

.../...

en résulte que ce qui était au-dessus ici et ici est là en-dessous : il n'y a plus de noeud. Il y en a bien sûr une quantité d'autres exemples. Il n'y a plus de "link".



Ce que je vous propose à votre astuce, c'est ceci de remarquer que, si dans le premier noeud vous doublez chacun des éléments de la dite chaîne, c'est-à-dire qu'au lieu d'en avoir un ici, vous en ayez deux ayant la même circulation, que vous en fassiez de même pour ici, il ne sera plus vrai, si invraisemblable que cela puisse vous paraître - et vous le contrôlerez j'espère ; je n'ai pas apporté mes dessins de sorte que..., comme d'autre part je n'ai fait mettre ici qu'un papier blanc, je ne me risquerai pas à vous montrer comme ceci se tortille - il suffit qu'il y en ait deux, ce qui pourtant semble ne pas faire objection. puisqu'une boucle en δ , si elle se traverse elle-même, se libère aisément du circulaire ou de l'ovale tel que je l'ai dessiné, se libère aisément quand ce δ en question se traverse lui-même, pourquoi ça ne serait-il pas aussi vrai quand il y en a deux - je dis deux δ et 2 ovales ? Il n'en reste pas moins que - vous le contrôlerez, j'espère, j'y reviendrai la prochaine fois. - non seulement il y a un obstacle, mais il est radicalement impossible de séparer les 4 éléments.

Là-dessus il faut que je dise que je ne peux pas tracer tous les algorithmes que j'ai énoncé du type $S(\mathcal{A})$. Que veut dire que je proteste dans mon séminaire "Encore", paraît-il - parce que bien sûr je ne le lit jamais, c'est les autres qui le lisent - contre l'équivalence donnée, paraît-il, par certains - je l'avais totalement oubliée - du $S(\mathcal{A})$ avec la fonction Φ - je dis non pas petit φ , mais le grand Φ - qui est une fonction comme l'implique ce que j'ai indiqué, à savoir qu'il existe un X pour qui cette fonction est négative $\exists x, \overline{\Phi}x$. Bien sûr l'idéal du mathème est que tout se corresponde. C'est bien en quoi le mathème au Réel en rajoute. Car contrairement à ce qu'on s'imagine - on ne sait pourquoi - ce n'est pas la fin du Réel. Comme je l'ai dit

.../...

tout à l'heure, nous ne pouvons atteindre que des bouts de Réel. Le Réel, celui dont il s'agit dans ce qu'on appelle "ma pensée", le Réel est toujours un bout, un trognon, un trognon certes autour duquel la pensée brode ; mais son stigmaté à ce Réel comme tel, c'est de ne se relier à rien. C'est tout au moins comme ça que je le conçois, le Réel. Et ses petites émergences historiques, il y a un jour un nommé Newton qui a trouvé un bout de Réel, ça a foutu salement les foies à tous ceux à tous ceux qui pensaient, nommément un certain Kant dont on peut dire que de Newton il a fait une maladie ! Et d'ailleurs tout le monde, tous les êtres pensants de l'époque, en ont fait une, chacun à leur façon. Ça a plu, non seulement sur les hommes, mais sur les femmes. Mme du Chatelet a écrit tout un bouquin sur le "Newtonian system" où ça déconne à pleins tuyaux.

C'est tout de même extraordinaire quand on atteint un bout du Réel ça fasse cet effet et c'est de là qu'il faut partir C'est le signe même de ce qu'on de ce qu'on a atteint le trognon. J'essaie de vous donner un bout de Réel à propos de ce que dans la peau de quoi nous sommes, à savoir la peau de cette histoire incroyable qu'est l'espèce humaine et je vous dis qu'il n'y a pas de rapport sexuel. Mais c'est de la broderie. C'est de la broderie parce que ça participe du oui ou non. Du moment que je dis "il n'y a pas", c'est déjà très suspect. C'est suspect de n'être pas vraiment un bout de Réel. Le stigmaté du Réel, c'est de ne se relier à rien, j'ai dit ça tout à l'heure. Là où on se reconnaît, c'est seulement dans ce qu'on a. On ne se reconnaît jamais - c'est impliqué par ce que j'avance, c'est impliqué par le fait reconnu par Freud qu'il y a de l'inconscient - on ne se reconnaît jamais dans ce qu'on est. C'est le premier pas de la psychanalyse, parce que ce qu'on est est de l'ordre, quand on est homme, est de l'ordre de la copulation, c'est-à-dire de ce qui détourne la dite copulation dans la non moins dite, et significativement, dans la non moins

dite copule constituée par le verbe être. Le langage trouve dans son inflexion vers la copule la preuve qu'il est une voie de détour tout à fait vessie, c'est-à-dire obscure - et obscure n'est là qu'une métaphore parce que si nous avions un bout de Réel nous saurions que la lumière n'est pas plus obscure que les ténèbres et inversement. La métaphore copule n'est pas une preuve en soi ; c'est la façon qu'a l'inconscient de procéder. Il ne donne que des traces, et des traces, non seulement qui s'effacent toutes seules, mais que tout usage de discours tend à effacer, le discours analytique comme les autres. Vous-mêmes ne songerez qu'à gommer les traces du mien, de discours, puisque c'est moi qui, ce discours, ait commencé par lui donner son statut, son statut à partir du faire-semblant de l'objet a, soit en fin de compte de ce que je nomme de ce que l'homme se met en place de l'ordure qu'il est, du moins aux yeux d'un psychanalyste qui a une bonne raison de le savoir : c'est que lui-même se met à cette place. Il faut en passer par cette ordure décidée pour peut-être retrouver quelque chose qui soit de l'ordre du Réel. Mais, vous voyez, j'emploie le mot "retrouver" ; "retrouver" est un glissement déjà, comme si tout de cet ordre avait déjà été trouvé. C'est là le piège de l'histoire. L'histoire est le plus grand des fantasmes si on peut s'exprimer ainsi. Derrière l'histoire, l'histoire des faits auxquels s'intéressent les historiens, il y a le mythe et le mythe est toujours captivant. A preuve, que Joyce après avoir soigneusement témoigné du "sinthôme", du "sinthôme" de Dublin, qui ne prend âme que du sien, à lui, ne manque pas, chose fabuleuse, de tomber dans le mythe Vico qui soutient le Finnegans Wake. La seule chose qui l'en préserve, c'est que quand même Finnegans Wake se présente comme un rêve, non seulement un rêve, mais désigne que Vico est un rêve tout autant en fin de compte que les babochages de Mme Blavasky, le "maran van tara" et tout ce qui s'en suit, l'idée d'un rythme ou j'ai moi-même rechue, si je puis dire, dans mon "retrouver" de plus haut : on ne retrouve pas ou bien c'est désigner qu'on ne fait jamais que

tourner en rond, on trouve. Le seul avantage de ce "retrouver", c'est de mettre en valeur ce que j'indique qu'il ne saurait y avoir de progrès, qu'on tourne en rond. Mais il y a peut-être une autre façon de l'expliquer, qu'il n'y ait pas de progrès ; c'est qu'il n'y a de progrès que marqué de la mort.

Ce que Freud souligne de cette mort, si je puis m'exprimer ainsi, l'a "triebés" d'en faire un "Trieb", ce qu'on a traduit en français par - on ne sait pas pourquoi - la pulsion, la pulsion de mort - on n'a pas trouvé de meilleure traduction, alors qu'il y avait le mot dérive - la pulsion de mort, c'est le Réel en tant qu'il ne peut être pensé que comme impossible, c'est-à-dire que chaque fois qu'il montre le bout de son nez, il est impensable. Aborder à cet impossible, ne saurait constituer un espoir, puisque cet impensable c'est la mort, dont c'est le fondement de Réel qu'elle ne puisse être pensée. L'incroyable, c'est que Joyce qui avait le plus grand mépris de l'histoire, en effet futile, qu'il qualifie de cauchemar, dont le caractère est de lâcher sur nous des grand mots dont il souligne qu'ils nous font tant de mal, n'ait pu trouver enfin que cette solution : écrire "Finnegans Wake", soit un rêve qui comme tout rêve est un cauchemar,

c'est que le rêveur n'y est aucun personnage particulier : il est le rêve même. C'est en ça c'est en ça que Joyce glisse au Jung, glisse à l'inconscient collectif dont il n'y pas de meilleure preuve, il n'y a pas de meilleure preuve que Joyce. que l'inconscient collectif c'est un "sinthôme". Car on ne peut dire que "Finnegans Wake" dans son imagination ne participe pas à ce "sinthôme".

Alors ce qui est le signe de mon empêchement, c'est bien Joyce. C'est bien Joyce justement en tant que ce qu'il avance et avance d'une façon tout à fait spécialement artiste - il sait y faire -, c'est le "sinthôme" et le "sinthôme" tel qu'il n'y ait rien à faire pour l'analyser. J'ai dit ça récemment. Un catholique, un

catholique de bonne roche comme était Joyce, qui n'a jamais pu faire qu'il n'ait pas été sainement élevé par les jésuites, un catholique, un vrai de vrai - mais bien sûr il n'y a un pas un de vrai ici bien sûr, vous n'avez pas été élevés chez les jésuites, n'importe qui d'entre vous - eh bien, un catholique est inanaly-sable ! Là-dessus il y a quelqu'un qui m'a fait remarquer que j'avais dit la même chose des japonais. C'est J.A.Miller, bien sûr, qui n'a pas perdu cette occasion. Enfin je le maintiens. Je maintiens, c'est pas pour la même raison ; mais depuis cette soirée J.Aubert à laquelle vous n'étiez pas conviés, depuis cette soirée J.Aubert, j'ai vu un film, un film japonais lui aussi. C'était dans une petite salle, vous ne pouviez pas y être conviés, pas plus que chez Jacques Aubert. Et puis je n'aurais pas voulu vous donner de mauvaises idées. J'ai quand même extrait quelques quelques personnes de mon école qui assistaient à ce film et qui en ont été, comme moi je suppose - c'est ce dont je me suis servi comme terme pour dire l'effet que ça m'avait fait - j'ai été à proprement parler soufflé. J'ai été soufflé parce que c'est de l'érotisme - je m'attendais pas à ça en allant voir ce film japonais - c'est de l'érotisme féminin. Là j'ai commencé à comprendre le pouvoir des japonaises. Il semble à voir ce film - un jour ou l'autre vous allez le voir, c'était une représentation privée, mais j'espère quand même qu'on va donner le permis; et en faisant quelques mouvements de reptation, vous arriverez à le voir dans des salles limitées. On vous demandera de montrer patte blanche, mais vous di-rez que vous venez à mon séminaire !

L'érotisme féminin semble y être porté - je m'en vais pas simplement sur un film faire ^{une} ligne de partage - semble porté à son extrême ; et cet extrême est le fantasme ni plus ni moins de tuer l'homme . Mais même ça ne suffit pas. Il faut qu'après l'avoir tué , on va plus loin. Après - pourquoi après ; là est le doute - après ce fantasme, la japonaise en question qui est une

maîtresse femme - c'est le cas de le dire - à son partenaire lui coupe la queue - c'est comme ça que ça s'appelle. On se demande pourquoi elle ne la lui coupe pas avant ; c'est bien que c'est un fantasme, d'autant plus que-je sais pas, moi, comment ça se passe après la mort, mais, il y a beaucoup de sang dans le film ! Je veux bien que les corps cavernaux soient bloqués, mais après tout j'en sais rien. Il y a là un point que j'ai appelé tout à l'heure de doute. Et c'est là qu'on voit bien que la castration ce n'est pas le fantasme. Elle n'est pas si facile à situer, je parle dans la fonction qui est la sienne dans l'analyse. Elle n'est pas facile à situer, puisqu'elle peut être fantasmatisée. C'est bien en quoi je reviens à mon Φ , mon grand Φ qui peut aussi bien être la première lettre du mot fantasme. Cette lettre situe les rapports de ce que j'appellerai une fonction de phonation - c'est là l'essence du Φ contrairement à ce qu'on croit - une fonction de phonation qui se trouve être substitutive du mâle dit homme comme tel avec - c'est là ce contre quoi je m'élevais - c'est que la substitution de ce Φ au signifiant que je n'ai pu supporter que d'une lettre compliquée de notations mathématiques, à savoir ce que j'ai écrit en-dessous là : $S(A)$. $S(A)$, c'est tout autre chose. Ce n'est ce avec quoi l'homme fait l'amour, c'est-à-dire en fin de compte avec son inconscient, et rien de plus. Pour ce que fantasme la femme, si c'est bien là ce que nous présente le film, c'est bien quelque chose qui de toute façon empêche la rencontre. Mais $S(A)$, qu'est-ce que ça veut dire ? Ca veut dire que si le truchement, autrement dit l'instrument dont on opère - on opère avec cet instrument pour la copulation - si cet instrument est bien, comme c'est patent, à mettre au rencart, c'est pas du même ordre que ce dont il s'agit dans mon grand S parenthèse A barré. C'est parce qu'il n'y a pas d'Autre, non pas là il y a suppléance, à savoir l'Autre comme lieu de l'inconscient, ce dont j'ai dit c'est avec ça que l'homme fait l'amour en un autre sens du mot avec - c'est ça le partenaire; mais ce que veut dire ce grand S de grand A comme barré - et je m'excuse de n'avoir pas eu autre

chose que la barre dont me servir, il y a une barre que que n'importe femme sait sauter : c'est la barre entre le signifiant et le signifié comme, je l'espère, l'a prouvé le film à quoi j'ai fait allusion tout à l'heure. Mais il y a une autre barre qui consiste à barrer, à savoir elle est comme cette barre-ci : $\Phi \times$ je regrette de ne pas l'avoir faite de la même façon d'ailleurs, c'est comme ça que c'aurait été le plus exemplaire. Elle dit qu'il n'y a pas d'Autre qui répondrait comme partenaire, la toute nécessité de l'espèce humaine étant qu'il y ait un Autre de l'Autre. C'est celui-là qu'on appelle généralement Dieu, mais dont l'analyse dévoile que c'est tout simplement "La femme". La seule chose qui permette de la désigner comme "La" puisque je vous ai dit que "La femme" n'existait pas - et j'ai de plus en plus de raisons de le croire, surtout après avoir vu ce film - la seule chose qui permette de supposer la femme, c'est que, comme Dieu, elle soit pondeuse. Seulement c'est là le progrès que l'analyse nous fait faire, c'est de nous apercevoir qu'encore que le mythe la fasse toute sortir d'une seule mère, à savoir d'Eve, eh bien il n'y a que des pondeuses particulières. Et c'est en quoi j'ai rappelé dans le séminaire "Encore", paraît-il, ce que voulait dire cette lettre compliquée, à savoir le signifiant de ceci qu'il n'y a pas d'Autre de l'Autre.

Voilà tout ce que je vous raconte là n'est que sensé et à ce titre plein de risques de se tromper, comme toute l'histoire le prouve. On n'a jamais fait que ça. Si je prends les mêmes risques, c'est bien plutôt pour vous préparer ce que je pourrais vous dire d'autre, en essayant de faire une "folie-sophie", si je puis dire, moins sinistre que ce qu'est le livre dit de la Sagesse, dans la Bible, quoiqu'après tout c'est ce qu'on peut faire de mieux pour fonder - je vous en reconseille la lecture, elle est sobre et du meilleur ton, les catholiques ne la font pas souvent cette lecture, il faut dire ; on peut même dire que le catholicisme a consisté pendant des siècles à ce qu'on empêche les

tenants de lire la Bible - mais pour fonder la Sagesse sur le manque qui est la seule fondation qu'elle puisse avoir, c'est vraiment pas mal du tout, c'est gratiné.

Arriverai-je à vous dire - il ne faudrait pas que ce soit seulement un rêve - arriverai-je à vous dire ce qui s'appellerait un bout de Réel au sens propre du mot "bout" que j'ai précisé tout à l'heure ? Pour l'instant on peut dire que Freud lui-même n'a fait que du sensé ^{que} et/ça m'ôte tout espoir. C'est pas pour autant une raison, non pas pour que je l'espère, mais pour que je le fasse réellement un jour.

Voilà. En voilà assez pour aujourd'hui.

...